



enfants réfugiés du monde



GUATEMALA, 1988

Dessiner, malgré tout...

Alfred Brauner : "Il faut donner aux enfants l'envie de jouer"



BARCELONE - 1938

Françoise et Alfred Brauner, un médecin et un pédagogue. Parrains d'Enfants Réfugiés du Monde, ils nous font partager leurs quelques soixante années d'expérience auprès d'enfants victimes de guerre et déficients mentaux. Incisif, Alfred Brauner a des convictions, sinon des certitudes. Il ne nous livre pas de recettes toutes faites, mais puise dans ses observations et nous donne à réfléchir. Un entretien ponctué par de nombreux rires. Une leçon de vie.

D'entrée, c'est Alfred Brauner qui nous questionne sur la devise d'ERM "Un enfant qui ne joue plus est un enfant qui meurt" : "Ne croyez-vous pas qu'il faudrait aller plus loin ? Je dirais : il faut donner aux enfants l'envie de jouer."

Et il enchaîne :

"Face à l'enfant traumatisé, il faut agir contre le traumatisme d'un point de vue médical, psychologique et pédagogique. Je crois à la pédagogie. Il faut ramener l'enfant au sport et au jeu. J'ai constaté la perte complète du goût du risque chez les enfants réfugiés. Un exemple pendant la guerre d'Espagne : la mer était démontée, les vagues se brisaient contre les rochers. Aucun enfant réfugié n'a osé se mettre à l'eau alors que les enfants du pays y allaient. Les enfants réfugiés ont peur du risque. Or, le risque fait partie du jeu."

“L’adulte doit entrer dans le monde de ces enfants, puiser même dans sa propre capacité à jouer, rire même dans la réalité terrible qui est la leur”

● Dans votre premier ouvrage publié en 1946, *Les répercussions psychiques de la guerre moderne sur l’enfance*, vous dites qu’on doit “relever l’enfant tombé et le ramener à la vie”. Qu’entendez-vous par là ?

“L’adulte doit entrer dans le monde des enfants, puiser même dans sa propre capacité à jouer, rire même dans la réalité terrible qui est la leur. Je pense à une histoire : un jour, un convoi d’enfants espagnols évacués est arrivé. Ils étaient déprimés, ne mangeaient pas. Plus de maman, encore des bombardements.

Une éducatrice a pris une orange sanguine, a découpé deux yeux, un nez, une bouche, on a vu le jus très rouge; elle l’a piquée sur une baguette. Les enfants ont souri, ont participé au jeu. Nous avons repris l’idée. Avec un vieux cadre, nous avons fait un castelet, puis fabriqué un avion... L’objectif était de leur faire revivre en spectateurs leur situation, mais banalisée : les bombes qu’ils venaient de voir tomber. L’avion est arrivé et, derrière le castelet, je disais avec une grosse voix : “Où sont-ils ces enfants que je les bombarde ?”

Les enfants criaient : “Là! là!” et ils m’envoyaient de l’autre côté avec des hurlements de joie. L’avion a fait demi-tour. “Où sont-ils ?” L’avion lâchait des bombes où il n’y avait rien à bombarder et les enfants riaient. Il faut entrer dans la réalité de ces enfants, même dans une situation catastrophique.”

“Le rire est une sanction”

● Peuvent-ils rire de leur réalité ?

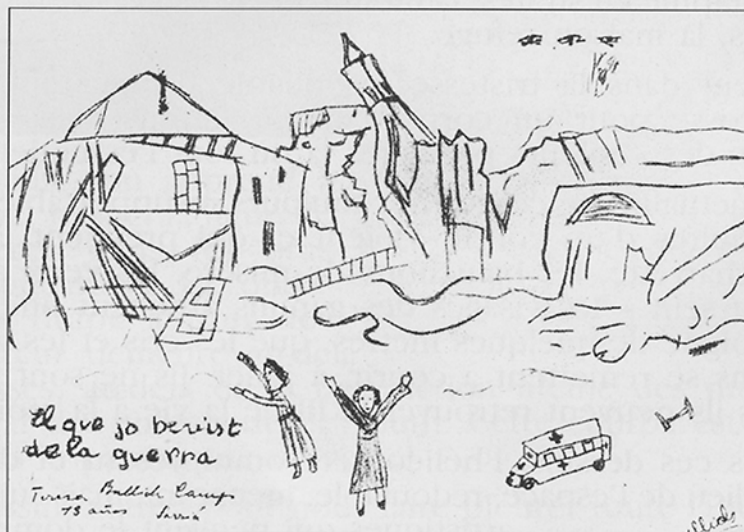
“Le rire est une sanction d’une attitude socialement inadaptée” d’après Bergson. Dans notre cas, la sanction à l’égard de l’ennemi, le méchant fasciste, excusez-moi si je prends position mais j’étais du côté républicain et le fasciste

était le vilain. En l’occurrence, il s’agissait de rire du vilain. Le rire est partout, j’aime rire avec les enfants, il ne faut pas être comique et drôle, il faut sanctionner du bon côté. Enfin du bon qui est un mauvais pour les autres! Si je m’étais trouvé avec les enfants de l’autre camp, la sanction du rire aurait été en sens inverse... Je ne suis pas sectaire!”

“Expliquer aux enfants pour qu’ils supportent leur situation”

● Que faire avec les enfants victimes d’une guerre ?

“On doit leur expliquer la situation dans laquelle ils se trouvent, autant qu’ils peuvent comprendre. Il est inadmissible de provoquer la haine. Faire comprendre une situation avec des mots adaptés est salutaire sur le moment et en vue de la réadaptation ultérieure. On travaille aussi pour l’avenir. Les enfants auxquels



on peut expliquer pourquoi il y a la guerre, pourquoi papa est mort, même s’ils ne comprennent pas tout, se développeront mieux, il sera plus facile de les réadapter. Si on reste dans le vague, simplement dans la bienfaisance, notre présence risque d’être inutile”.

● Il est difficile de désigner les coupables...

“Quoi qu’il en soit, les leurs ont raison, chacun de son côté. Sinon, on crée le trouble. Nous devons avoir compris la situation sans être partisan. Il ne faut pas prendre parti nous-mêmes, simplement appréhender le pourquoi afin d’être en mesure de leur expliquer. Expliquer aux enfants pour qu’ils supportent leur situation. On ne peut pas donner des règles. Ainsi, actuellement, on peut être outré par le comportement des

milices serbes, mais cela ne va pas m’empêcher de m’occuper des enfants serbes touchés par la guerre civile.”

● Quel rôle assume l’adulte ?

“L’adulte doit théâtraliser et dédramatiser. Le drame est tragique. Théâtraliser, c’est mettre en mouvement, actualiser, faire en sorte que la réalité devienne supportable.”

“L’activité du dessin n’est pas le but de notre travail, c’est un moyen pour comprendre l’enfant.”

● Est-ce que dessiner aide l’enfant en difficulté ?

“C’est indéniable, mais ce n’est qu’une activité parmi d’autres. A vrai dire, c’est nous que les dessins ont aidé (rires), aidé à les comprendre. Tout enfant qui créait était soulagé, c’était un plaisir. Mais l’activité du dessin n’est pas le but de notre travail, c’est un moyen pour comprendre l’enfant.”

● A quoi sert de faire dessiner les enfants ?

“Faire dessiner ? C’est le dessin spontané qui est le plus précieux. On ne fait pas dessiner les enfants. Je ne suis pas allé en Espagne pour apprendre le dessin aux enfants. On leur donne les conditions matérielles : un local, du papier, des crayons. Ils nous racontent avec un pinceau, un crayon. Mais il faut que l’enfant nous aime assez pour cela : s’ils n’ont

pas confiance, ils ne racontent pas. Je suis absolument opposé à ce qu’on impose un thème, un sujet aux enfants. Cela produit des dessins commandés qui ne nous diront rien.”

● Vous avez pourtant organisé un concours pendant la guerre d’Espagne : “Votre vie avant la guerre, pendant et après”...

“C’est le Socorro Rojo qui avait décidé de lancer un concours pour la Catalogne en proposant ces trois sujets aux écoliers. Ma propre démarche était d’aller dans les centres de réfugiés en proposant de dessiner.”

● Le dessin le plus significatif serait donc spontané. Peut-on dire qu’à des moments différents, il y a des approches différentes ? Suggérer un

Suite page 6

thème, n'est-ce pas une manière de faire reconnaître aux enfants qu'ils ont une expérience en commun? Pourquoi êtes-vous contre les thèmes?

«Mais les thèmes s'imposent tout d'eux-mêmes aux enfants. Simplement, si je veux connaître le chagrin d'un enfant, ses traumatismes, tout thème imposé risque de fausser notre jugement. Ainsi, il nous semble déplacé de rechercher les dessins représentant un fait de guerre, une catastrophe. Prenez le cas des dessins d'enfants retrouvés au camp de concentration de Terezin (Theresienstadt) : quatre mille dessins que les SS n'ont pu détruire lorsqu'ils se sont sauvés devant l'Armée Rouge. Parmi ces dessins, il y en avait très peu ayant un rapport avec la situation tragique du moment. L'artiste qui a dirigé ces "ateliers" tolérés par les allemands a sciemment axé l'activité graphique sur des thèmes anodins. Mais on y trouve, par exemple, de nombreux papillons : ils étaient les seuls à pouvoir franchir les barbelés électrifiés. Des fleurs aussi qui rappelaient la maison. Cette artiste viennoise, Madame Dicker-Brandois a sauvé le présent des enfants qui presque tous, ainsi que leur maîtresse, ont été gazés en 1944. Certes, on comprend que des psychologues aient voulu étudier l'attitude des enfants à travers leurs dessins. Ainsi, la psychologue F. Baumgarten, a proposé de dessiner une maison à des enfants tuberculeux serbes et polonais accueillis en Suisse. Les enfants polonais ont dessiné leur ville, Varsovie, toute en cendres. Rien que des ruines. En remplissant la feuille totalement, ils représentaient l'immensité de leur peine. Voilà qui est intéressant, impressionnant. Nous sommes venus, non pas pour admirer et interpréter des dessins, mais pour aider les enfants. Il ne faut pas considérer isolément un seul dessin d'enfant rescapé mais suivre des séries. L'enfant se rattrape par des phantasmes, ou recrée des réalités pour se rattraper. Il représente les remèdes : par exemple, un enfant captif a dessiné les déportés sans visage mais dans un dessin intitulé "Buchenwald libéré par les prisonniers", c'est le commandant du camp qui n'a plus de visage.

"Le dessin, cela va sans dire..."

● Que dire des commentaires de dessins?

"Le dessin, cela va sans dire... Les enfants

commentent assez rarement. On n'a pas le droit de parler à leur place, d'inventer des légendes spectaculaires. C'est de la tricherie. Certes, on peut interpréter des dessins, mais sans aucune certitude. Je me souviens d'une anecdote. Une petite fille avait peint des formes jaunes. L'institutrice lui dit : "Oh! Les jolies fleurs!" l'enfant répond : "Tu es bête, c'est pas des fleurs, c'est des oranges." "Mais les oranges ne poussent pas par terre." "Puisque la bombe est tombée sur l'arbre, les oranges sont tombées par terre..."

● Comment permettre à l'enfant réfugié de développer sa propre activité?

"L'activité de l'enfant n'est pas forcément de jouer. Le jeu gratuit n'existe plus pour les enfants réfugiés. En tout cas, leur jeu est particulièrement sérieux".

● Que faisiez-vous avec les enfants?

"Toutes les activités sont possibles... Nous avons chanté, joué au football, fait du théâtre, fait la classe... Encore faut-il que les enfants le veuillent. Dans notre dernier livre *L'accueil des enfants survivants*, nous avons consacré un chapitre entier au jeu, on ne peut pas résumer, simplifier."

● Comment savoir qui peut s'occuper d'enfants?

"Il y a des têtes qui ne reviennent pas aux enfants... D'ailleurs, il y a des "spécialistes" qui feraient mieux de ne pas toucher aux enfants! (rires). Si vous savez rire, c'est déjà un bon point!... Actuellement, on ne peut plus improviser, comme nous l'avons fait il y a un demi-siècle. Il faut une bonne préparation, pas seulement des diplômes. *L'accueil des enfants survivants* est tiré d'un cours à l'intention des volontaires en partance. Je me souviens d'un hôpital militaire en Espagne où Françoise Brauner travaillait comme médecin. Juste à côté, il y avait des enfants. La grande joie des malades, des grands blessés, était de jouer avec les enfants. Ces combattants volontaires avaient laissé leurs familles, leurs propres enfants dans leur pays. Ils jouaient avec les enfants qu'ils étaient venus défendre. Dès l'instant que quelqu'un sait jouer, rire et s'occuper d'eux, il n'y a pas vraiment de problème. Il ne faut pas envoyer des gens rigides travailler avec ces enfants."

● Cinquante ans après avoir publié votre thèse *Les répercussions psychiques de la guerre moderne sur l'enfance*, avez-vous changé d'opinion?

"Non, elles ont été confirmées. Cela dit, nous n'avons pas encore digéré

nos soixante années d'expérience. Il y a peu, nous faisons une sorte de bilan. Dans notre vie, nous avons travaillé dans deux domaines distincts : les enfants des guerres et les enfants mentalement ou psychiquement inadaptés. Les attitudes de ceux qui en ont la charge ont beaucoup en commun, même si les causes ne sont évidemment pas les mêmes. Les années ont passé. Les faits parlent : nous avons retrouvé récemment les deux tiers des enfants dont nous nous sommes occupés après la guerre : ils ont pratiquement tous réussi leur vie d'une façon ou d'une autre. Ils ont fonctionné dans leur travail, ont fondé une famille... Ils ont l'air détendu, même des "cas" qui semblaient très difficiles..."

● Fonctionner dans la vie, est-ce une preuve de santé mentale?

"Je n'ai pas trouvé parmi eux de gens toqués et j'emploie volontairement ce terme un peu léger. Actuellement, en Amérique, on se préoccupe beaucoup des effets des conflits passés sur la deuxième et troisième génération. Pour certains des descendants, il peut y avoir des problèmes. Il y a des rêves, tout le monde peut avoir des problèmes... Moi aussi, je rêve encore de bombes tombées pas loin de moi. Laissons le passé. Pour nous, l'essentiel, ce sont les enfants qui se trouvent encore sous les bombes en ce moment."

● En 1946, vous avez écrit votre thèse au sortir d'un conflit. On disait : "Plus jamais ça." Cela ne s'est pas réalisé. Est-ce désespérant? Est-ce que ce que font les associations humanitaires est utile si le monde ne change pas?

"Ce que vous faites est utile. Il n'y a aucune raison objective de douter de votre travail. Il faut en parler, raconter ce que vous avez fait. Certes, ce n'est pas la même chose que d'avoir une démarche scientifique, c'est du travail sur le terrain. C'est, au-delà de l'aide apportée, une contribution à la lutte contre les guerres. Posez la question au médecin : pourquoi il traite un malade, puisqu'il va mourir de toute façon, si ce n'est pas maintenant, ce sera dans cinquante ans.

Est-ce que c'est utile ce qu'il fait?"

MURIEL ROQUE

